

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 20.

Montréal, Jeudi, 17 Mai 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Le vote des femmes.—Expressions à noter, par E. Blain de Saint-Aubin.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Les cieus et leurs habitants (suite), par Giulio.—Une grande entreprise.—Union Saint-Joseph.—L'attentat de Londres.—Une légende de Détroit.—Choses et autres.—De tout un peu.—Poésie : Renouveau, par Léon Laudy.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Le condamné à mort.—Union des femmes de France.—Nouvelles diverses.—Tribunaux comiques.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : La papeterie Rolland, à St-Jérôme ; Paris—modes du printemps ; L'attentat de Londres.

LE VOTE DES FEMMES

Nous l'avons échappé belle, nous du sexe laid ; les femmes ont failli obtenir, à la dernière session, le droit de voter pour l'élection des députés au parlement fédéral. Le projet de loi n'a pas été accepté, mais ce n'est, paraît-il, que partie remise. A la prochaine session, les veuves et les filles majeures usant de leurs droits, deviendront électrices.

Nous sommes à la veille d'une révolution sociale qui promet de doubler les liens que depuis son émancipation graduelle, la femme ne cesse de tisser autour de l'homme.

Une brochure célèbre, publiée à la veille de la révolution de 1789, avait pour titre : Qu'est-ce que le tiers-état ?—Rien.—Que doit-il être ?—Tout. La femme qui jadis était rien, sinon la servante de l'homme lorsqu'elle n'était pas son esclave, est aujourd'hui son maître, c'est-à-dire—tout. Lorsqu'elle a trouvé que son émancipation n'allait pas assez vite, elle s'est émancipée elle-même, et aujourd'hui elle est en train d'avoir autant de droits qu'elle en avait au paradis terrestre.

Il y a des hommes qui invoquent sans cesse les droits des femmes. Mais les malheureux ne s'aperçoivent donc pas qu'elles en ont déjà trop ! Pénétrez dans l'intérieur des ménages et dites-nous si, dans la plupart, ce n'est pas la femme qui gouverne !

Ici sa domination est absolue, s'affirme correctement et monsieur file par-ci ! file par-là ! C'est le régime militaire, c'est l'absolutisme symbolisé par un sceptre qui prend toutes espèces de formes surtout celle du manche à balai.

Là l'autorité est aussi absolue, mais déguisée ; c'est une main de fer dans un gant de velours qui mène tout. C'est ce qu'on appelle en politique : le pouvoir derrière le trône. C'est le pouvoir le plus dangereux, parce qu'il est le plus habile et qu'il n'assume pas la responsabilité. Si le mari, réduit au rôle d'instrument docile, fait une bévue, il est ridicule et le pouvoir absolu—sa douce compagne, la victime résignée, déclare aux âmes compatissantes : qu'elle l'avait bien dit.

Aujourd'hui la femme ne vote pas, mais souvent elle fait voter. Demandez aux candidats s'il est commode d'encourir la colère des femmes en temps d'élection.

C'est sans doute parce que les femmes font voter que Sir John ne donne pas le suffrage aux femmes que la loi dit—amère ironie—être en puissance de mari.

Nous serions tout de même curieux de voir l'usage que feront les femmes de leur suffrage.

Bien sûr que les belles-mamans voteront pour que les gendres prennent des leçons d'amabilité.

Bien sûr que les filles nubiles imposeront aux candidats qu'elles honoreront de leur suffrage le mandat impératif de taxer à outrance les vieux garçons qui ne soupirent pas après le charme de conduire un ménage.

Nous ne voulons pas faire de politique ici, mais nous trouvons pour le moins inutile d'accorder aux femmes le droit de voter. Du moment où elles inspirent les votants, c'est déjà bien suffisant. *Qui facit per alios, facit per se.*

Le parlement fédéral devient bien galantin. Il avait déjà courtisé le sexe en accordant aux belles-sœurs la faveur d'épouser celui qui, une première fois, avait fermé les yeux sur leurs charmes, aujourd'hui il veut

remettre la direction du monde entre leurs mains débiles.

C'est par trop les gâter : d'électrices elles voudront devenir éligibles.

Alors adieu ce qui nous reste de liberté.

Nous préférons la femme dans un autre rôle. A la femme qui se mêle de politique—qui écrit—même bien—nous avons toujours préféré la femme qui fait d'excellente soupe. C'est peut-être l'effet de notre sang français, mais nous sommes partisan de la loi salique en tout et nous ne voulons pas tomber en quenouille.

Ce n'est pas faute d'admiration pour le sexe, car nous croyons que la femme la plus bête finit toujours par être plus fine que son mari, mais à chacun sa place.

On dit que sir John se gagnera l'éternelle gratitude des femmes ; nous n'en serions pas surpris. Cependant, un roi qui les connaissait bien a écrit sur une glace du château de Chambord :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie !

EXPRESSIONS A NOTER

Sur notre continent américain, le langage de la finance et celui de l'industrie s'enrichissent, chaque jour, d'expressions nouvelles, nécessaires pour désigner des opérations ou des inventions nouvelles également.

Il arrive alors de deux choses l'une : ou les nouvelles expressions sont empruntées au grec ou au latin, et alors il est très facile de les franciser, car il existe, dans ce cas, des règles bien établies pour la formation des mots.

Ou elles sont empruntées à l'une des quatre langues le plus généralement parlées sur notre continent, et alors, il faut leur trouver des équivalents, quand on ne peut pas les traduire.

En France, la langue du commerce et de l'industrie abonde en équivalents et traductions de ce genre, qui rendent à la perfection ces nouvelles expressions étrangères, connues sur les marchés de Londres, Paris, Vienne et Berlin, dès le lendemain du jour où elles font leur apparition sur les marchés de New-York.

Elles sont ensuite reçues dans les journaux et, plus tard, dans les dictionnaires. Il est peut-être regrettable qu'elles n'apparaissent parfois que bien tard dans nos journaux et nos documents officiels, où elles sont remplacées, la plupart du temps, par des périphrases qui ne disent rien et pèchent fréquemment sous le rapport de l'exactitude. En lisant quelquefois les bulletins financiers et industriels des *Revue*s et des journaux français, nos journalistes et les employés publics chargés de la rédaction française de nos documents officiels, suivraient, sans peine, ce mouvement très rapide dans le langage de la finance et de l'industrie.

Deux expressions, presque inconnues encore en Canada, suffiront aujourd'hui à l'appui de cette assertion.

La première est empruntée à la langue latine ; c'est le mot *Actuaire*, aujourd'hui familier en France pour désigner certaines catégories de *Comptables*, entre autres ceux qui sont chargés d'appurer les comptes des grands établissements de commerce.

Ce mot *Actuaire* vient du latin *Actuarius* qui, d'après le *Grand Dictionnaire de la Langue Latine* du *Dr Freund*, veut dire "celui qui copie les comptes de son maître." Les Anglais en ont fait le mot *Actuary*.

Voici maintenant la traduction française de trois expressions issues de l'anglais et reçues, depuis assez longtemps, à la Bourse de New-York et à celle de Londres ; il s'agit des suivantes :

1. *To water a stock* ;
2. *Watered stock* ;
3. *Watering a stock*.

A la Bourse de Paris, on traduit aujourd'hui ces trois expressions de la manière suivante :

1. *Majorer des actions* (ou un capital) ;
2. *Actions majorées* ;
3. *Majoration des actions*.

Les dictionnaires récents, entre autres ceux de Littré et de Larousse, ont formellement adopté ces expressions dont ils expliquent le sens et l'étymologie.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

ARRIVÉE — LE HAVRE. — ROUEN ET SES MONUMENTS RELIGIEUX. — PARIS ET SES LIEUX DE PÈLERINAGE

C'est une douce impression qui se fait ressentir lorsque la nouvelle se répand dans tout le bâtiment que l'on arrivera le lendemain matin en vue des côtes de France.

Les exclamations de joie et des cris de délivrance se font entendre ; les peines sont finies, et l'on se voit arrivé à ce but si ardemment souhaité, surtout au milieu des épreuves de la traversée.

Tout est oublié ! les malades reviennent sur le pont ; il en est qui ont beaucoup souffert, mais ils n'y pensent plus. Des chants, qui saluent l'arrivée prochaine, retentissent jusque bien avant dans la nuit. Après quelques heures de repos, le plus grand nombre revient sur le pont ; les pèlerins, pleins de joie, bénissent le Seigneur et, lorsque l'étoile du matin apparaît, avec quelle joie est-elle acclamée ! avec quelle reconnaissance est-elle saluée :

Ave Maria Stella, etc.

Quel changement après huit jours en mer, huit jours de fatigue et d'ennui, et on peut le dire, aussi d'incertitude entre la vie et la mort. Il y a des instants pénibles lorsque l'on pense que l'on n'est séparé du fond de l'abîme que par une faible planche ; mais tout est passé, plus de craintes, le terme est proche, plusieurs vont revoir leur patrie, quelle émotion ! quelques-uns l'ont quittée il y a dix ans ou vingt ans !

* *

Enfin, le moment heureux est venu, nous sommes dans la rade du Havre, une population joyeuse et animée est réunie sur le rivage. Les voix retentissent, nous approchons, nous distinguons les paroles et puis, au moment de lancer l'ancre, le signal du bord retentit. C'est ce qui s'appelle la *Syrène*, c'est-à-dire le sifflet à vapeur que le commandant fait jouer et qui a un son si fort et si pénétrant. Ailleurs, il paraîtrait singulièrement rude, mais à ce moment on est si bien disposé qu'on aime tout ce qui parle de l'arrivée, et ce terrible son, qui semble sortir du fond des eaux et qui est répété par les échos de la ville, comme il fait du bien à l'âme !

Pour les voyageurs, les uns disent alors : Salut, patrie bien-aimée, si souvent regrettée, si longtemps désirée ! Salut, terre du vieux monde qui renferme tant de merveilles nouvelles pour nous, disent les étrangers.

Et les pèlerins, remplis de joie, s'écrient : Salut, fille aînée de l'Eglise ! Domaine des rois très chrétiens ! Terre des Croisés, vous êtes encore, malgré les ennemis de Dieu, vous êtes encore la terre des miracles, salut !

Nous allons rejoindre le chemin de fer, mais, en nous y rendant, nous contemplons un spectacle intéressant et qui est de tradition, à ce qu'il paraît. Tous les passagers américains se sont rendus sur le marché des fruits, qui est sur la rue principale du Havre, et ils déjeunent à même le marché ; les parents, les enfants, semblent dans la jubilation, et des Français, résidant aux Etats-Unis, nous expliquent cet empressement. Les Américains, qui ont les fruits du Sud en abondance et qui apprécient leur développement et leur belle apparence, savent très bien reconnaître dans les fruits des climats tempérés un goût et une saveur qu'ils n'ont jamais trouvés dans les fruits de leur pays ; mais, du reste, il y a une autre explication : après les fatigues de la traversée et cette nourriture de conserve à laquelle on est assujéti pendant huit jours, rien de plus salubre et de bienvenu comme ces fruits nouveaux, tout luxuriants de fraîcheur.

* *

Nous partons, et deux heures après, nous arrivons à Rouen, où nous avons décidé de nous arrêter.

Rouen est bien un lieu de pèlerinage pour les Canadiens. C'est la capitale de cette Normandie qui nous a envoyé les plus intrépides navigateurs : Champlain